

ce Maure avait occupé long-temps l'une des places les plus importantes de l'état , celle de gouverneur de *La Pata* ; qu'il était prodigieusement riche , et qu'il jouissait d'une grande considération.

Enfin , comme nous commencions à désespérer qu'il pût encore nous pleuvoir des *cyaniis* , la même circonstance qui , l'autre fois , avait dégarni le bague , à la réserve de mes trois compagnons et de moi , revint encore ; et à peine y fûmes nous seuls sur la terrasse , que la baguette , encore garnie de son petit paquet blanc , mais évidemment plus lourd que le premier , reparut à la lucarne , en nous faisant le même appel que la première fois. Nous commençâmes la même évolution , et dans le même ordre , afin de voir à qui , cette fois , la préférence était réservée. Mais la baguette alla de droite et de gauche , pour chacun de mes trois compagnons , et ne coula le long du mur que pour moi. Je trouvai , dans le mouchoir , quarante écus d'or , monnaie d'Espagne , et une lettre écrite en arabe , au bas de laquelle était figurée une grande croix. Je portai la croix à mes lèvres ; je pressai la lettre sur mon cœur ; et , mes écus dans une main , mon papier dans l'autre , je volai à la terrasse , d'où j'aperçus distinctement moi-même la main charmante qui fermait la jalousie , après avoir retiré la baguette et le mouchoir. Nous recommençâmes nos salamalecs à la merveilleuse lucarne ; et sur-

tout je lui démontrai de mon mieux le plus vif empressement de lire ma lettre, que je baisai mille et mille fois.

Au premier mouvement de notre joie, succéda bientôt le bouillant désir de savoir ce qu'on m'écrivait; mais aucun de nous n'entendant un mot d'arabe, je me trouvai dans le plus piquant embarras : je ne pouvais y tenir long-temps. Je pris le parti de m'en ouvrir à un renégat murcien, pour qui je me sentais une espèce d'amitié, et qui m'en avait toujours témoigné beaucoup. Il parlait et il écrivait parfaitement l'arabe. Je trouvai facilement un prétexte pour le faire venir au bain. « Puis-je » compter sur votre discrétion ? » lui demandai-je en lui serrant la main. Il me la promit, et me la jura sur son honneur; et, pour ne pas me laisser le moindre doute sur sa loyauté, il se livra le premier, en me demandant un certificat d'*ami et protecteur des chrétiens*. Un renégat qui, parmi les Maures, serait trouvé porteur d'une pareille pièce faite en son nom, serait infailliblement brûlé vif. Cependant beaucoup de renégats cherchent à s'en procurer de la part des esclaves chrétiens, qu'ils jugent assez honnêtes pour ne pas les trahir. Ce titre, à ceux qui sont de bonne foi, sert à se réconcilier plus facilement avec l'Église, lorsque le repentir les a ramenés dans leur patrie : à ceux qui, au contraire, n'ont ni foi ni loi, et qui se

livrent à la piraterie , il sert à se jouer impunément des deux religions ; et sur-tout à se tirer des événements de la course. Lorsque le hasard des combats les fait tomber entre les mains des chrétiens , ils produisent à leurs vainqueurs ces certificats , en preuve que leur intention fut toujours de rentrer dans le sein de l'Église , que même c'était là le but secret de leur expédition actuelle : et l'on ne voit que trop de scélérats qui , après avoir trouvé grâce à la faveur de cette manœuvre hypocrite , profitent de la première occasion qu'ils peuvent saisir de retourner chez les Maures.

Mon Murcien heureusement n'était pas de cette trempe abominable. Il me déclara sans détour qu'il avait déjà plusieurs de ces certificats , et qu'il désirait y joindre le nôtre , qu'en effet nous lui donnâmes , et dans les termes les plus favorables. Cependant , j'avais pour l'apostasie une si profonde horreur , un renégat à mes yeux était un être si méprisable , que la confiance du Murcien , toute grave qu'elle était pour lui , n'avait pas déterminé ma confiance entière. Je me bornai donc à lui dire que nous avions trouvé dans le bague une lettre écrite en arabe , et que nous désirions en savoir le contenu. Je lui remis la lettre ; il la lut , il la relut ; il m'en parut extraordinairement ému , et il eut l'air d'hésiter pour me répondre : j'étais d'une impatience extrême. « La comprenez-

» vous ? lui dis-je avec vivacité. Pouvez-vous me
 » la rendre en espagnol, cette lettre ? »

— « Parfaitement, me répondit-il ; procurez-
 » moi, papier, encre et plume : dans moins de dix
 » minutes, vous la lirez vous-même. »

Nous lui donnâmes bien vite ce qu'il demandait, et il se mit à l'ouvrage. Au bout de dix minutes au plus, il me remit effectivement sa traduction, en m'assurant qu'elle était rigoureusement exacte, et en me prévenant que les mots *Léla Marien*, signifiaient *la bienheureuse Vierge Marie*. Voici cette traduction :

« Du temps que j'étais petite, mon père avait
 » une esclave chrétienne, qui me parlait souvent de
 » *Léla Marien*, et qui m'apprenait à la prier en
 » arabe. Elle est morte, cette esclave que j'aimais
 » tant, et je suis certaine qu'elle est avec Dieu,
 » qu'elle n'est point dans les feux éternels ; car,
 » deux fois, depuis sa mort, je l'ai revue ; elle est
 » revenue exprès pour me dire et me répéter qu'il
 » fallait que j'allasse chez les chrétiens voir *Léla*
 » *Marien*, qui a pour moi de l'amitié. Je voudrais
 » donc y aller vivre et mourir ; mais je ne sais com-
 » ment m'y prendre pour en venir à bout. A tra-
 » vers ma jalousie, j'ai depuis long-temps examiné
 » nombre de chrétiens, je n'ai vu encore que toi qui
 » m'inspires toute confiance. Chrétien, je suis jeune
 » et belle, et je puis emporter avec moi d'im-

» mensés trésors. Vois , consulte-toi , décide si tu
» te chargeras de m'emmener dans ton pays. Tu y
» seras mon mari , si je te plais ; si tu ne veux pas
» de moi pour ta femme , emmène-moi toujours ;
» *Léla Marien* me fera trouver un autre chrétien
» à qui je plaise , et qui me convienne autant que
» toi. Moi-même je t'écris cette lettre ; prends garde
» à qui tu t'adresseras pour te la faire expliquer , si
» malheureusement tu n'entends pas l'arabe ; sur-
» tout , ne te fie à aucun Maure , ils sont tous traî-
» tres. Pense que je cours d'horribles dangers ,
» pour peu que tu me compromettes ; parce que
» mon père , quoique je sois son unique enfant ,
» quoiqu'il m'aime plus que sa vie , me ferait sans
» miséricorde jeter au fond du puits , et que lui-
» même il le remplirait de pierres par-dessus moi ,
» s'il savait que je t'aie écrit , et ce que je te de-
» mande. Si tu peux me faire , ou me faire faire
» une réponse en arabe , tu l'attacheras à la ba-
» guette , la première fois que je la descendrai ; si
» tu ne le peux pas , tu me répondras par signes ;
» je prierai *Léla Marien* de m'aider à te comprendre ,
» et je te comprendrai. Chrétien , je te mets sous
» sa protection , et sous celle de cette croix que ma
» vénérable esclave m'a tant recommandé d'adorer ,
» et de baiser sans cesse. Chrétien , que Dieu te
» conserve ! »

Il faudrait être ce que nous étions alors , de

braves Espagnols souffrant depuis long-temps , et presque sans espoir de délivrance , dans les fers des infidèles , pour pouvoir se faire une juste idée de la situation de mon cœur, de la surprise et du ravissement de mes compagnons, à la lecture de cette lettre. Le renégat s'aperçut aisément que nous en étions hors de nous ; et il jugea qu'elle n'aurait pas produit d'aussi vives impressions , si , en effet , le hasard seul l'eût fait tomber entre nos mains. Il en conclut que c'était à moi directement qu'elle était adressée ; que je ne lui avais pas tout dit , et que nous n'avions pas en lui pleine confiance. Il s'en plaignit , mais sans aigreur , et en nous jurant qu'il était prêt à tout entreprendre pour notre délivrance. « Tenez , nous ajouta-t-il » en tirant de son sein un crucifix , et en l'arrosant » de larmes ; voilà le garant de ma discrétion , de » mon zèle et de la fidélité que je vous jure. Voilà » le témoin des remords continuels et du désir » dévorant qui me rappellent dans le sein de l'É- » glise. Tout indigne que je m'en suis rendu , la » miséricorde divine ne me permet-elle pas d'es- » pérer grâce en faveur de mon repentir ? Je sou- » pire depuis si long-temps après une occasion de » retourner en Espagne ! Et je l'entrevois , cette oc- » casion , dans les suites que peut avoir cette lettre. » Un pressentiment intime me persuade qu'avec les » secours que je suis à portée de vous donner, et

» que votre situation vous rend nécessaires , il y
» aurait moyen de nous délivrer tous ; vous , de
» vos fers ; moi , de mes remords plus cruels en-
» core. Ne me cachez donc rien , je vous en con-
» jure : apprenez-moi tout , afin que je puisse vous
» servir avec toute connaissance de cause , et plus
» efficacement. Songez qu'il s'agit de vos plus chers
» intérêts , autant que des miens. »

Le ton de candeur du renégat , et sur-tout le besoin que nous avions de ses services , nous déterminèrent enfin à le mettre entièrement dans notre confiance , et nous lui racontâmes tout. Il se fit fort alors de savoir bientôt , au juste et en détail , par qui était habitée la maison à la lucarne. Nous arrêtâmes ensuite qu'il fallait commencer par répondre à la lettre ; et sur-le-champ il écrivit sous ma dictée , qu'il rendit en arabe , avec la plus grande facilité , la réponse que voici : vous ne devez pas être surpris que je ne l'aie point oubliée.

« N'en doutez pas , Madame ; c'est *Léla Marien*
» elle-même , c'est la sainte Mère de Dieu qui vous
» a inspiré le désir d'aller vivre et mourir parmi les
» chrétiens ; et c'est parce qu'elle vous aime , qu'elle
» vous appelle ainsi près d'elle. Conjurez-la donc
» sans cesse de vous aider de son secours tout-puis-
» sant , et de vous suggérer les plus sûrs moyens
» d'exécuter ses intentions. Elle est si bonne ! Sû-
» rement elle exaucera vos prières. Quant à moi ,

» Madame, et à ces chrétiens que vous voyez avec
 » moi, nous vous promettons de vous seconder de
 » toutes nos forces, et d'y employer, s'il le fallait,
 » jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Ne man-
 » quez pas de m'écrire, et de m'indiquer les dispo-
 » sitions que vous croiriez convenables pour mieux
 » remplir vos vues. Je vous répondrai toujours,
 » afin de me concerter avec vous. Dieu nous pro-
 » tège visiblement, puisque déjà j'ai trouvé parmi
 » nous un chrétien qui, comme vous en jugerez
 » par cette lettre, sait écrire votre langue. J'accepte
 » avec transport l'offre de votre cœur et de votre
 » main. Oui, vous serez mon épouse bien-aimée,
 » dès que je serai parvenu à vous conduire au sein
 » de ma famille. J'en jure sur mon Dieu et sur mon
 » honneur; et de vrais chrétiens ne parjurent ja-
 » mais un pareil serment. Que Dieu, Madame, et
 » *Léla Marien*, sa digne mère, nous tiennent sans
 » cesse en leur sainte garde! »

Il me fallut attendre plusieurs jours avant de
 pouvoir faire parvenir cette réponse, parce que la
 céleste lucarne ne nous correspondait que quand
 notre quartier était absolument désert, à la réserve
 de mes trois confidents, qui, réputés comme moi
 esclaves rachetables, n'allaient jamais au travail.
 Enfin, le moment favorable revint, et je courus
 me poster sur la terrasse. Là, ma lettre à la main,
 je hasardai tous les signes nécessaires pour faire

comprendre que je désirais l'envoyer. La lucarne, en effet, s'ouvrit bientôt, et j'en vis sortir et couler la baguette, garnie à l'ordinaire du petit paquet blanc. Il contenait cinquante écus d'or, qui centuplèrent ma joie et mes espérances; je mis ma réponse à la place des écus d'or, et la baguette remonta.

Le soir de ce même jour, notre renégat vint nous communiquer les renseignements qu'il avait pris sur la maison à la lucarne. Il nous dit ce que nous savions déjà; qu'elle appartenait à un Maure de la première distinction, et prodigieusement riche, qui se nommait Agimorato; mais, ce que nous ne savions pas, et ce que j'appris avec le plus vif intérêt, c'est que ce riche Maure était père d'une fille unique, seule héritière de ses immenses trésors; qu'elle passait pour la plus belle personne de toute la Barbarie; que nombre de grands personnages la recherchaient en mariage, et qu'elle se refusait à tous; qu'enfin, elle avait été élevée par une esclave chrétienne, morte depuis quelques années. Ces détails s'accordant parfaitement avec ceux de la lettre de la belle Maure, nous nous livrâmes plus que jamais aux douceurs de l'espérance; mais nous sentîmes que nous ne devions rien entreprendre que d'après les indications de notre bienfaitrice, parce qu'elle seule pouvait nous donner celles qui convenaient à sa position, que

nous ne connaissions point. Il fut donc résolu que, pour agir, nous attendrions de nouveaux avis de Zoraïde. Ce nom, Mesdames, vous apprend déjà que la chère bienfaitrice dont il s'agissait alors, est cette même jeune personne que vous avez vue si jalouse de porter celui de Marie.

Pendant les quatre jours suivants, personne ne sortit du bague; ainsi, quatre jours se passèrent sans le moindre mouvement à la lucarne; le cinquième, nous restâmes seuls, mes trois compagnons et moi, et la baguette parut avec un petit paquet blanc, de plus belle apparence encore que les précédents. Je volai l'accueillir au pied du mur, et j'y trouvai cent écus d'or, avec une nouvelle lettre que le Murcien vint nous traduire. Voici ce que m'écrivait Zoraïde :

« Cher chrétien, je ne sais encore comment m'y
 » prendre pour pouvoir passer en Espagne. J'ai
 » bien prié *Léla Marien* de me l'indiquer; mais
 » elle ne m'a pas encore répondu. Je pense pour-
 » tant que le mieux serait que je te donnasse assez
 » d'or pour te racheter, et tes compagnons aussi.
 » L'un d'entre vous s'en irait dans ton pays et y
 » achèterait une bonne barque, avec laquelle il re-
 » viendrait chercher les autres; et moi, tu me re-
 » trouverais dans la maison de campagne de mon
 » père, hors de la ville, près la porte Babazon.
 » Je dois y aller bientôt, avec lui et tous nos gens,

» pour y passer toute la belle saison : le jardin est
» si près de la mer, qu'il ne sera pas bien difficile
» de m'enlever pendant la nuit, et de m'embarquer
» avec vous autres. Souviens-toi, chrétien, que tu
» dois être mon mari. Si tu oubliais la promesse
» que tu m'en as faite, *Léla Marien* ne me refuse-
» rait pas ta juste punition. Tu ferais bien de ne
» t'en fier à personne qu'à toi, pour aller chercher
» la barque. Rachète-toi donc, et pars le plus tôt
» possible ; du moins je serai certaine de ton re-
» tour, puisque je le suis que tu es homme d'hon-
» neur et digne chrétien. Aussitôt que tu seras
» libre, ne manque pas de venir reconnaître les
» abords et les issues de la maison de campagne de
» mon père. La première fois que vous serez seuls
» au bain, je te donnerai tant d'or, qu'il y en aura
» suffisamment pour tout entreprendre. Dieu te
» garde, cher chrétien ! »

A la lecture de cette seconde lettre, ce fut à qui s'offrirait pour être racheté le premier et aller chercher la barque ; à qui jurerait, le plus cordialement, de revenir bien vite ; moi-même je prodiguai les serments pour obtenir la préférence, à laquelle d'ailleurs j'avais des droits naturels et incontestables..... Mais notre renégat s'y opposa décidément, et déclara sans détour qu'il ne souffrirait pas qu'aucun de nous fût délivré et partît seul. « Non, dit-il avec fermeté, je ne consenti-

» rai jamais à mettre à une aussi rude épreuve la
 » loyauté d'aucun de vous , ni sur-tout à exposer le
 » salut de tous les autres aux chances d'une pareille
 » épreuve. L'expérience m'a trop démontré que les
 » gens d'honneur les plus délicats , lorsqu'ils sont
 » devenus libres , ne se croient plus liés par des
 » serments prononcés dans les chaînes de l'escla-
 » vage , et arrachés par le désir d'en sortir. J'ai vu
 » plus d'une fois se former ici le même complot que
 » nous formons aujourd'hui , et , soit dit sans vous
 » offenser, entre gentilshommes aussi sûrs que sans
 » doute vous devez l'être les uns des autres. Tou-
 » jours j'ai vu un camarade choisi, racheté aux frais
 » de tous , partir pour aller chercher la barque à
 » Valence ou à Majorque , et jamais je n'en ai vu
 » revenir un seul. »

Le renégat , pour tâcher d'appuyer son opinion ,
 sans blesser notre délicatesse , nous raconta l'his-
 toire d'un événement de ce genre , arrivé depuis
 peu entre plusieurs esclaves très-marquants , à
 Alger , et conclut par nous proposer le plan que
 voici :

« Qu'on me donne , nous dit-il , la somme des-
 » tinée au rachat et au voyage de celui qui devrait
 » revenir chercher les autres ; j'en achèterai moi-
 » même ici une barque , et sans mystère je l'équi-
 » perai sous prétexte d'un voyage de commerce à
 » Tétuan ou sur la côte. Une fois maître d'une

» barque , rien ne m'empêchera , moi , d'aller et
» venir ; et pourvu que , de votre côté , vous trou-
» viez moyen de sortir du bague , il ne me sera pas
» difficile de vous embarquer tous . Il y a mieux ,
» ajouta-t-il ; c'est que si la jeune Maure vous
» fournit en effet de quoi vous racheter tous , je
» prétends vous embarquer tous en plein jour , sans
» que personne y trouve à dire . A la vérité , j'y vois
» une difficulté ; c'est qu'ici tout renégat peut bien
» armer un bâtiment en guerre ou en course , sans
» se faire suspecter , parce qu'on ne suppose pas ,
» qu'entouré de soldats maures , il puisse repasser
» en déserteur dans son pays : au lieu que la simple
» barque n'y est pas permise aux renégats espa-
» gnols , à cause de la facilité du trajet d'Alger à
» Majorque . Mais je compte me tirer d'affaire au
» moyen d'un Maure *Tagarino* ,⁵ de ma connais-
» sance , que j'associerai à ma prétendue spécula-
» tion de commerce : sous ce prétexte , la barque
» sera censée lui appartenir ; et je me charge d'en
» devenir l'unique propriétaire quand il en sera
» temps . Cela fait , je vous réponds du reste sur
» ma tête . »

Quoique ce plan ne fût pas celui que nous au-
rions préféré , parce que l'opinion du renégat , sur
les serments d'honneur , n'étant pas la nôtre , nous
jugions plus sûr qu'un de nous , n'importe lequel ,
allât chercher une barque à Majorque ou à Valence ,

ainsi que le proposait la jeune Maure, nous n'osâmes le contredire, dans la crainte, en l'indisposant, de refroidir son zèle, peut-être même de nous en faire un ennemi capable de nous perdre d'un seul mot, et, ce qui nous intéressait bien plus encore, de perdre cette chère Zoraïde, pour qui nous étions déterminés à tout sacrifier. Nous résolûmes donc de nous en remettre à la grâce de Dieu et à la discrétion du renégat. Je le chargeai de répondre à l'instant même à Zoraïde (mais sans entrer encore dans aucun détail sur nos moyens d'exécution), que je lui renouvelais, et de tout mon cœur, la promesse d'être son époux; que j'étais dans l'intention de faire tout ce qu'elle m'indiquait; que j'apercevais avec joie que c'était *Léla Marien* elle-même qui l'avait si bien inspirée; et qu'il fallait la prier sans cesse de toujours protéger notre sainte entreprise.

Dès le lendemain, qui fut un jour de solitude dans le bague, la baguette ne manqua pas de recommencer sa manœuvre ordinaire; et Zoraïde, en plusieurs voyages, nous passa deux mille écus d'or, avec une lettre par laquelle elle me prévenait que le vendredi suivant elle partait pour la maison de campagne; que si l'or qu'elle me descendait aujourd'hui ne suffisait pas, elle y en ajouterait autant que je désirerais; qu'elle tenait les clefs des coffres de son père; et qu'ils étaient si pleins,

qu'il était facile d'y puiser de beaucoup plus fortes sommes avant qu'il eût occasion de s'en apercevoir.

Le renégat s'empara de cinq cents écus pour acheter une barque, et je destinai le reste à notre rachat, au mien d'abord, afin de pouvoir agir promptement pour tous. Comme le roi, à qui j'appartenais, était pénétrant, avare et ombrageux à l'excès, je crus devoir négocier mon affaire avec beaucoup de circonspection. Je remis mon argent à un marchand de Valence, qui se trouvait alors à Alger, où il jouissait d'un grand crédit, et qui se chargea de traiter avec mon maître. Le prix fut convenu à huit cents écus d'or, payables, non pas comptant, afin de ne pas donner à penser au roi que ma rançon fût restée inutile pour lui à Alger depuis l'arrivée du marchand, mais sur des fonds qui lui venaient par un navire qu'il attendait de Valence.

La veille du jour fixé pour le départ de Zoraïde, le bague heureusement se trouvant libre, elle nous descendit un supplément considérable d'écus d'or, accompagné d'un billet par lequel, en me confirmant son départ pour le lendemain, elle me conjurait, aussitôt que je serais libre, d'aller reconnaître les environs de son nouveau séjour, et même de tâcher de trouver une occasion de la voir.

Moyennant ce dernier envoi, nous nous trou-

vâmes assez en fonds pour racheter aussi mes trois compagnons, et j'en fus ravi; car, malgré la confiance qu'ils avaient en moi, malgré celle qu'ils méritaient de ma part, j'aurais eu peine à me résoudre à sortir du bagne, et à entrer en jouissance de ma liberté, tant qu'ils n'auraient pas eu la leur. Ma délicatesse leur devait ce ménagement; d'ailleurs j'avais à cœur d'éviter jusqu'au moindre prétexte de soupçon ou de jalousie entre nous. Je chargeai de leur rachat le même marchand qui avait négocié le mien, et je lui remis d'avance l'argent nécessaire. Il remplit parfaitement mes vues, sans cependant que je l'eusse mis dans notre secret: cette confiance m'avait paru pour le moins inutile.

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation de l'histoire du captif.

QUINZE jours suffirent à notre actif Murcien pour acheter et équiper une bonne barque assez grande pour contenir à l'aise au moins trente personnes. Afin de donner plus sûrement le change sur ses desseins secrets , il débuta par trois voyages consécutifs à Sargel , petite ville située sur la côte , à trente lieues d'Alger , du côté d'Oran , et où il se fait un commerce considérable en fruits secs. Le Tagarino l'accompagna toujours , et le succès de ces trois voyages acheva d'établir entre les deux associés cette confiance intime qui entraînait si bien dans les vues du renégat. J'observe que *Tagarino* est le nom générique sous lequel , en Barbarie , on désigne les descendants des Maures sortis de l'Aragon ; comme celui de *Muxédarès* désigne les descendants de ceux qui sont venus du royaume de Grenade : et que ces derniers sont les mêmes que ceux qui , dans le royaume de Fez , sont si connus sous le nom de *Elchès* , espèce d'hommes particu-

lièrement propres à la guerre , et qui sont par-tout l'élite des troupes maures.

Le renégat, à chaque voyage, s'était ménagé des raisons pour mouiller dans une petite baie, à deux portées d'arquebuse du jardin d'Agimorato; et il avait fini par persuader à son associé que ce lieu valait mieux qu'aucun autre pour la suite de leurs opérations. Pendant les divers séjours qu'il y avait faits, il avait permis aux gens de son équipage de se divertir sur le rivage, et sous les murs du jardin d'Agimorato, afin qu'on s'accoutumât à voir du monde et un certain mouvement dans les environs. Lui-même, il était entré plusieurs fois dans le jardin, sous prétexte de demander quelques herbes potagères, qu'Agimorato ne lui avait jamais refusées. Son but, m'a-t-il dit depuis, était de trouver une occasion de parler à Zoraïde, de se faire connaître à elle, et de lui apprendre où en étaient les choses. Mais il n'avait pu en venir à bout; et en effet, cela n'était pas facile; car sans la permission de leur père ou de leur mari, les Maures ne peuvent se laisser approcher, ni par Turc, ni par Maure; mais persuadé qu'il est impossible qu'une musulmane s'intéresse pour tout autre qu'un musulman, l'orgueil mahométan est beaucoup moins scrupuleux avec les esclaves chrétiens. En revanche les femmes maures calculent bien différemment; et, à la faveur du peu d'importance qu'on

attache à l'espèce de bienveillance qu'elles peuvent accorder à des hommes aussi nuls que des chrétiens, elles ne manquent guère de s'humaniser avec eux, tout autant que les occasions et les circonstances peuvent le permettre. Au reste, je regarde comme un bonheur dont je dois remercier le ciel, que le Murcien n'ait pu se procurer alors un entretien avec Zoraïde ; elle aurait frémi, j'en suis certain, et m'en aurait peut-être voulu pour jamais, si elle eût su son secret ainsi confié à la discrétion d'un chrétien renégat.

Notre Murcien, se voyant en pleine et habituelle liberté d'aller et de venir de Sargel, et de mouiller dans la petite baie qu'il s'était appropriée ; bien assuré de ne pas être suspecté par son associé le Tagarino ; informé d'ailleurs que mes trois compagnons et moi nous étions rachetés et hors du bagne, m'avertit enfin qu'il ne nous restait plus qu'à nous pourvoir d'un nombre suffisant de rameurs chrétiens, et que si je parvenais à les trouver, nous pouvions fixer au vendredi suivant, c'est-à-dire dans trois jours, l'époque de notre départ. Je me mis en quête à l'instant même, et je fus assez heureux pour découvrir douze vigoureux espagnols, que leur maître destinait à servir sur une galère encore en construction. Sans cette circonstance, notre coup était probablement manqué, faute de bras ; car plus de vingt corsaires algériens étant en

mer en ce moment, il n'y avait presque plus de rameurs en ville. Je n'eus pas de peine à déterminer ces braves et malheureux compatriotes à seconder une entreprise que je leur présentais comme devant les rendre eux-mêmes à la liberté. Sans entrer dans aucun détail bien précis de notre projet d'évasion, il fut convenu entre nous qu'ils se rendraient secrètement un à un, vendredi à la brune, sous les murs du jardin d'Agimorato, et qu'ils m'y attendraient sans bouger. Je les prévins d'ailleurs de ne point s'inquiéter si, ne me trouvant pas encore au rendez-vous, ils y trouvaient d'autres chrétiens; et qu'en ce cas, sans questionner personne, ils n'auraient qu'à s'annoncer comme chargés par moi de m'attendre là.

Il me restait à prendre une autre mesure préliminaire bien intéressante pour mon cœur, et absolument nécessaire pour l'exécution de notre entreprise. Il me fallait informer Zoraïde du point où en étaient les choses, afin que, de son côté, elle se tint prête; afin sur-tout qu'elle ne s'alarmât point de se voir assaillir et enlever avant l'époque déterminée, si, comme je n'en pouvais douter, elle comptait toujours que nous dussions faire venir une barque d'Espagne. Il me fallait donc la voir, la voir pour la première fois, lui parler. J'avais déjà fait, sans succès, plusieurs courses autour de la maison de campagne. La veille du jour pris pour notre départ,

j'y retournai, résolu de tout tenter pour joindre Zoraïde ; et cette fois enfin, en longéant le jardin, j'aperçus Agimorato qui se promenait seul, et pas loin de moi. Les murs étant assez peu élevés pour que je pusse aussi m'en faire remarquer du dedans au dehors, je m'annonçai de manière à lui faire connaître que c'était à lui que j'en voulais ; et lui-même alors, avec une singulière affabilité, il me demanda ce que je désirais. La langue arabe ne m'était pas assez familière pour pouvoir la lire et l'écrire ; mais je l'estropiais assez pour me faire comprendre, et pour comprendre ce qu'on me disait. Je répondis donc à Agimorato, que j'étais envoyé par son grand ami l'Arnaut Mami, pour lui demander une de ces excellentes salades qu'on ne trouvait nulle part aussi tendres et aussi fraîches que dans son jardin. Au nom de son ami, Agimorato courut m'ouvrir la porte, et me fit entrer ; et, tout en m'invitant à prendre ce qui me conviendrait, il me fit, sur mon maître et sur moi, diverses questions auxquelles je répondis de manière à les multiplier, et à gagner le plus de temps possible. Pendant que nous causions, mes regards se portaient à la dérobée vers la maison, en face de laquelle je prenais toujours à tâche de nous poser. Enfin, j'en vis sortir Zoraïde qui m'avait reconnu ; et, comme on ne fait, ainsi que je vous l'ai dit, aucun scrupule aux Mauresse de se montrer aux

chrétiens, ni même de leur parler, Zoraïde s'avança vers son père, qui, loin d'y trouver à dire, s'impatients de ce qu'elle marchait si lentement, et lui cria de venir plus vite.

N'exigez pas que je vous rende l'impression que firent sur moi le premier regard de Zoraïde, sa beauté, ses grâces et la riche élégance de sa mise : ce serait exiger l'impossible. Une innombrable quantité de perles de toutes grosseurs brillaient dans son immense chevelure, autour de son cou et sur son sein. Le bas de ses jambes, nues à la mauresque, était orné de plusieurs larges anneaux d'or enrichis de diamants ; et tout étincelants qu'étaient ces diamants, les regards qu'ils appelaient se fixaient, sans qu'on pût s'en défendre, sur deux pieds mignons à demi nus aussi, dans une chaussure découverte, qui n'en dérobait ni la blancheur, ni la forme, ni les mouvements gracieux. Ses bras, ses mains, qui sont peut-être les plus jolis bras et les plus jolies mains du monde, n'étaient pas moins élégamment, moins richement décorés. Vous saurez, au reste, que les perles sont la parure favorite des Mauresques. Aussi n'en trouve-t-on nulle part de si précieuses et en si grande quantité qu'en Barbarie ; et vous présumez bien que le père de Zoraïde, avec son immense fortune, n'était pas, à Alger, le moins curieux et le moins riche en ce genre. Je vous laisse à penser si, sous une si séduisante parure, Zo-

raïde me parut belle. Regardez-la , maintenant qu'elle est si pauvrement vêtue ; voyez ce qu'elle est encore , après les longues fatigues , après les crises violentes qu'elle vient de supporter ; et vous jugerez ce qu'elle devait être dans un temps où , jamais encore , le chagrin et les peines n'avaient dû l'aborder. Ce que je puis vous dire , c'est qu'en la voyant , je crus voir une créature céleste ; c'est qu'en pensant que c'était à moi qu'elle se destinait , que c'était pour briser mes fers , pour m'aimer et me rendre à ma patrie , que le ciel l'avait formée , je me sentais embrasé d'amour et de reconnaissance.

Agimorato s'empessa d'annoncer à sa fille qui j'étais , et ce que je venais faire. Zoraïde ne lui répondit que par un geste de satisfaction. S'adressant ensuite à moi , d'un air gracieux. — « Es-tu » noble , toi ? me dit-elle. Tu en as bien l'air.... » Mais si tu l'es , comment se fait-il que tu ne sois » pas encore racheté ? » — Je lui répondis que j'étais racheté depuis quelques jours ; que mon rachat venait de me coûter quinze cents *soltanis* ; et que d'après ce prix , elle pouvait juger de l'opinion que mon maître avait eue de mon mérite et de ma qualité. — « Quinze cents *soltanis* ! reprit-elle en » souriant , c'est bien peu de chose. Si tu nous » eusses appartenu , tu n'en aurais pas été quitte à » si bon marché. Mais , je m'en doute , tu auras

» fait comme les autres ; tu te seras fait pauvre et
» chétif, et voilà comme sont tous ces chrétiens :
» ils mentent sans scrupule, quand ils s'agit de
» tromper les Maures. — D'autres peuvent le faire,
» Madame, lui répliquai-je : je le crois, puisque
» vous le dites ; mais, moi, je ne ments ni à
» Maure ni à chrétien, ni à homme ni à femme ;
» je ne trompe personne. — Tu vas bientôt retour-
» ner dans ton pays, puisque te voilà racheté ?
» — Demain, Madame, demain il part un navire
» français, dont j'espère profiter. — Un navire
» français ! s'écria Zoraïde. Mais les Français, dit-
» on, ne sont pas trop de vos amis ; ne ferais-tu
» pas mieux d'attendre un navire espagnol ? est-ce
» qu'il n'en doit pas arriver un bientôt ? — Il est vrai,
» Madame, qu'on attend plusieurs navires espa-
» gnols ; mais je suis si empressé, si impatient de
» me retrouver dans mon pays avec certaine per-
» sonne qui m'est plus chère que la vie, que l'oc-
» casion la plus prompte m'a paru la meilleure.
» — Sans doute, reprit Zoraïde avec un peu d'é-
» motion, c'est ta femme que tu es si empressé
» de revoir ? Tu es donc marié ? — Non, Madame,
» non, je ne le suis point encore, lui répondis-je ;
» mais je dois me marier en arrivant en Espagne ;
» j'en ai donné ma parole : et le jour où je pourrai
» la tenir, cette parole si sacrée pour moi, sera le
» plus beau de ma vie. — Celle qui a ta parole

» est donc bien belle , bien aimable ? me demanda
» Zoraïde en rougissant. — Si elle est belle , m'é-
» criai-je , elle l'est.... sans la flatter , ni vous non
» plus , Madame.... elle est belle autant que vous ;
» elle vous ressemble. — Vraiment ! vraiment ! re-
» prit Agimorato en riant ; aussi belle que ma
» fille ! que ma fille , qui n'a pas sa pareille dans
» toute la Barbarie ! Eh , chrétien ! tu nous fais là
» des contes ; regarde-la donc bien encore , et tu
» verras si l'on peut être aussi jolie. »

Des cris que nous entendîmes alors , interrom-
pirent la conversation , et réunirent nos regards
vers un jardinier qui accourait tout effrayé , annon-
cer à son maître que quatre soldats turcs venaient
d'escalader la muraille , et qu'ils étaient à fourrager
par tout le jardin , en véritables brigands ; que ,
vert ou mûr , tout leur était bon. Cette annonce
me parut alarmer violemment le vieillard et sa fille.
Rien , en effet , n'est effrayant pour les Maures
comme le soldat turc ; rien de plus insolent que
les procédés de Turc à Maure , sur-tout de la part
des gens de guerre. « Ma fille... dit le père en trem-
» blant , sauve-toi ; cours t'enfermer à la maison ,
» pendant que j'irai parler à ces chiens. Et toi , chré-
» tien , choisis ta salade , choisis-la bonne , et re-
» tourne à ton maître ; que Dieu te conduise à bon
» port dans ton pays. »

Tout en me congédiant ainsi , Agimorato nous

quitta pour aller, avec son jardinier, du côté où étaient les Turcs ; Zoraïde reprit au petit pas le chemin de la maison , en suivant son père de vue : et moi , je la suivis à quelque distance , en faisant mine de choisir et de cueillir ma salade. Le père s'enfonça dans les vergers , et bientôt nous ne le vîmes plus. Zoraïde alors retourna sur ses pas , et revint avec moi. — « Tu vas donc partir , chrétien , » me dit-elle les yeux en larmes ; est-ce que tu me quittes ? — Oui , lui répondis-je , belle Zoraïde ; » oui , je vais partir , mais ce ne sera pas sans vous : » tout est disposé. Tenez-vous prête pour demain , » à l'entrée de la nuit , et ne vous effrayez de rien ; » comptez que , grâce à *Léla Marien* , dans peu de » jours vous serez en Espagne avec moi. — Serait-il possible ! Ah ! soutiens-moi , » s'écria-t-elle en jetant son bras autour de mon cou.

Mon premier mouvement fut de porter les yeux , avec inquiétude , du côté où j'avais perdu de vue Agimorato. Déjà il reparaisait et revenait vers nous , et il était impossible qu'il ne nous aperçût pas ainsi accolés. « Zoraïde !.... m'écriai-je , voilà ton père ! » Il nous voit ! — Qu'importe ? » répondit-elle à voix basse ; et sans en dire davantage , au lieu de me quitter , elle porta languissamment son autre bras sur mon épaule , et laissa tomber sa tête sur mon estomac , en affectant de fléchir les genoux. Frappé de l'à-propos de l'expédient , je le secondai de mon

mieux, en affectant de mon côté d'employer toutes mes forces pour empêcher la défaillante de tomber jusqu'à terre. Pendant que je gesticulais et me débattais, le père accourait. « Qu'as-tu donc, ma » chère fille? s'écria-t-il en la transposant de mes » bras dans les siens; elle ne me répond pas! elle » est évanouie!.... Mon enfant, reviens à toi; ne » t'alarme point; ils sont partis; ils ne m'ont fait » aucun mal. »

Zoraïde alors, en poussant un profond soupir, ouvrit sur moi ses beaux yeux encore humides, et d'une voix éteinte, elle s'écria : « Qu'il parte !

— » Eh ! ma chère fille, reprit le vieillard ; qu'il » s'en aille ou qu'il reste, que t'importe? quel mal » t'a-t-il donc fait? Pourquoi t'en prendre à lui de » la frayeur que t'ont causée ces maudits Turcs?... » Mais, encore une fois, calme-toi, ils sont partis.

— » Elle est effrayée, Seigneur.... repris-je. Il » ne faut pas la contrarier. Puisque Madame l'or- » donne, je me retire ; je reviendrai dans un autre » moment.

— » Quand tu voudras, chrétien, me répondit-il, » et tant qu'il te plaira ; mais n'emporte pas l'idée » que c'est à toi que ma fille en veut ; elle ne hait » point les chrétiens : c'était de ces chiens de Turcs » qu'elle parlait, ou peut-être voulait-elle te dire » qu'il était temps que tu allasses cueillir ta sa- » lade. »

Un nouveau soupir et un coup-d'œil de Zoraïde, qui me firent tressaillir, terminèrent là cette explication. Toujours appuyée sur son père, elle reprit le chemin de la maison. De mon côté, je leur tournai le dos, après leur avoir fait mes deux révérences; et, sous prétexte de chercher ma salade, je me mis à rôder à mon aise. J'eus tout le temps de me bien mettre dans la tête la carte des avenues qui pouvaient le mieux nous favoriser l'approche de la maison, et même d'en concevoir un plan d'attaque, en cas qu'il nous fallût employer la force. Je courus ensuite rendre compte au renégat et à mes compagnons de tout ce qui venait de se passer, et concerter avec eux nos dernières dispositions.

La nuit suivante et la journée du lendemain me parurent d'une longueur insoutenable. Enfin, avec le coucher du soleil, arriva l'heure tant désirée, celle qui devait être la dernière de ma vie, ou me valoir, avec la liberté, la possession de la belle Zoraïde. Au moment fixé, mes douze Espagnols étaient rendus sous les murs du jardin, assez loin de la barque pour ne pas en être entendus. Ils y attendirent en silence. Je les trouvai dans les meilleures dispositions, prêts à tout entreprendre, quand ils surent qu'il s'agissait d'enlever une barque, et de nous en servir pour passer en Espagne; et d'autant plus pressés d'agir, me dirent-ils, que

les portes de la ville étant fermées , en brusquant l'aventure avec impétuosité , nous n'aurions point à craindre qu'il se rassemblât assez d'allants et de venants pour pouvoir nous tenir tête. Après leur avoir , en peu de mots , détaillé mes vues et nos moyens , je leur dis que je n'attendais plus que le Murcien , qui effectivement arriva bientôt , venant de la barque. « Allons , mes amis , nous dit-il de » ce ton d'assurance qui présage le succès ; tout » va bien , puisque nous voici heureusement réunis » tous ; mais ne perdons pas une minute : vite la » main à l'œuvre ; vite à la barque ; égorgeons ou en- » chaînons tous nos Maures : les trois quarts sont » endormis , les autres ne s'attendent guère à ce » qui va leur arriver ; je vous réponds que nous » en aurons bon marché. Cela fait , le reste sera » moins difficile encore , et bientôt nous aurons Zo- » raïde. Marchons. » Nous partîmes à l'instant même sous sa conduite , et nous arrivâmes à la barque , en silence. Le renégat , le cimenterre à la main , s'y élança le premier , en s'écriant , d'un ton à faire trembler le plus intrépide : « Que personne ici ne » fasse ni bruit ni le moindre mouvement , s'il ne » veut être égorgé sur-le-champ. » Et il n'avait pas encore prononcé ce peu de paroles , que déjà nous étions tous entrés dans la barque , et en posture de faire main basse chacun sur notre homme. Mais ces pauvres Maures , accoutumés à respecter la

voix de leur patron ; ces Maures , que d'ailleurs il n'avait pas choisis parmi les plus braves de sa connaissance , et qu'il avait eu soin de laisser à-peu-près sans armes ce soir-là , n'étaient pas de force à penser à nous résister en ce moment ; aucun ne fit mine de bouger , et tous , sans proférer un seul mot , se laissèrent garrotter si docilement que peu d'instants nous suffirent pour cette importante opération. Nous laissâmes auprès d'eux la moitié de nos gens , avec l'ordre prononcé , à haute voix , de massacrer sans miséricorde quiconque oserait seulement se faire entendre ; et nous retournâmes à terre , toujours sous la conduite de notre expéditif renégat.

La porte du jardin céda , presque sans bruit , à notre premier effort ; en sorte que nous arrivâmes jusqu'à celle de la maison , sans être entendus par âme qui vive , excepté par Zoraïde , qui était aux aguets à sa fenêtre. Elle nous reconnut facilement au clair de la lune qui commençait alors à se lever. « Est-ce vous , chrétiens ? » nous cria-t-elle à demi-voix. — « C'est nous , Zoraïde , lui répondis-je » sur le même ton ; descendez promptement. » Je ne reçus aucune réplique ; mais , la minute d'après , la porte s'ouvrit , et Zoraïde parut. Elle était encore plus resplendissante de perles et de diamants , que je ne l'avais vue la veille. Je me précipitai sur sa main qu'elle me présentait , et que je

baisai avec transport. Mes compagnons en firent autant, en reconnaissance de l'immense bienfait qu'ils allaient lui devoir. « Et votre père, Madame? » lui dit le renégat, est-il à la maison, votre père? — Oui, répondit Zoraïde; mais heureusement il » dort : pas de bruit.

» — En ce cas, reprit le renégat, il faut que je » le réveille, que je lui parle; il faut même qu'il » vienne avec nous. Il convient aussi, Madame, » puisque sûrement il n'entre pas dans vos vues » de revenir jamais ici, que vous n'en partiez pas » sans emporter de quoi suffire aux besoins de toute » votre vie; vous me saurez gré de ma prévoyance. » — Grâce pour mon pauvre père! s'écria Zoraïde; » n'ajoutez pas au coup cruel dont je le frappe en » le quittant. Quant au reste, j'ai tout prévu; ce » que j'emporte sur moi, et ce que je puis encore » vous remettre, suffira pour vous rendre tous » riches, et moi contente. Attendez-moi sans bruit, continua-t-elle en rentrant. Bientôt vous me re- » verrez. »

Je voulus profiter de son absence pour déclarer au renégat que tant qu'il me resterait une goutte de sang, je ne souffrirais pas qu'on outre-passât les intentions de Zoraïde, et ce qui était absolument nécessaire à notre sûreté; mais nous n'avions pas eu le temps encore de nous expliquer relativement au père de Zoraïde, que déjà elle reparaisait char-

gée d'un petit coffret si lourd, qu'elle semblait ne le porter qu'à force d'efforts, et dont j'accourus la débarrasser.

Tout allait à merveille, et je voyais le renégat prêt à céder à mes instances de nous mettre en marche sans nous inquiéter d'autre chose, quand le père, éveillé je ne sais comment, et entendant qu'il se passait dans le jardin quelque chose d'extraordinaire, courut à sa fenêtre, qu'il ouvrit. A l'instant même, nous l'entendîmes crier de toutes ses forces, *aux chrétiens ! aux voleurs ! aux chrétiens ! au secours !* La foudre, lancée au milieu de nous, nous eût moins surpris et effrayés que ces cris imprévus d'Agimorato ; nous en fûmes d'abord si stupéfaits, si troublés tous, que personne ne bougeait, quoique les cris du vieillard, toujours plus violents, continuassent toujours. Zoraïde, anéantie, s'était jetée entre mes bras, où je la croyais évanouie, et je n'avais vraiment plus la tête à moi. Heureusement, notre renégat n'était pas homme à perdre la sienne ; il sentit, le premier, qu'en pareille crise, il fallait tout brusquer sans ménagements. « Soutenez Zoraïde, me cria-t-il avec feu, » et à moi tous les autres ; » et aussitôt il se précipite dans la maison, suivi de tous nos camarades. Je ne vous dirai pas ce qu'ils y firent, ni comment ils s'y prirent ; mais, en moins de quatre minutes que je passai dans les plus horribles transes, Agi-

morato , pieds et poings liés , la tête enveloppée d'un mouchoir , et le tranchant d'un large cimeterre appuyé sur la gorge , fut transporté dans le jardin , où on lui déclara qu'au premier cri qu'il jetterait , sa tête serait abattue ; mais qu'il ne lui serait fait aucun mal , pourvu qu'il se tût et se laissât conduire. Zoraïde , à cette déclaration , poussa un cri de douleur qui me perça le cœur. Cependant , sur ce que lui représenta le Murcien , qu'il ne fallait , en ce moment décisif , songer qu'à se taire et à marcher très-promptement , elle fut la première à faire diligence. Enfin , tous , et le plus vite qu'il nous fut possible , nous cheminâmes vers la barque , où nous trouvâmes nos camarades en bonne contenance , mais vivement alarmés déjà de la longueur de notre absence. Mon premier soin , aussitôt que nous fûmes embarqués , fut de demander qu'on rendît au père de Zoraïde l'usage de tous ses membres ; et , à ma prière , le renégat lui-même le délia , mais ce ne fut qu'en lui renouvelant , du ton le plus imposant , défense sous peine de la vie , d'ouvrir la bouche , tant que nous ne serions pas hors de portée d'être entendus du rivage. Figurez-vous la surprise de ce malheureux vieillard , quand il aperçut sa Zoraïde , que je tenais étroitement embrassée sur mes genoux ; quand il la vit non-seulement tranquille entre mes bras , mais s'y reposer dans une attitude et d'un air qui

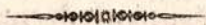
manifestaient la confiance et la satisfaction. Le terrible renégat , près de lui , le cimenterre à la main , ne lui permettait alors que le langage des soupirs ; mais il en poussa tant , et de si tristes , de si profonds , de si pressants , que bientôt Zoraïde , éperdue , me conjura de déclarer , de sa part , au renégat , en langue espagnole , qu'on allait la faire mourir de douleur , si on ne remettait à terre son père et tous les Maures que nous avions enchaînés ; que jamais elle ne supporterait d'avoir à se reprocher la perte de la vie ou de la liberté de qui que ce soit ; qu'au reste , puisqu'enfin nous étions dans la barque , et prêts à partir , il ne pouvait nous être d'aucune utilité d'emmener un seul Maure avec nous. — « Vous ne faites donc pas attention , me » répondit-il , que si nous mettions à terre ici un » seul de ces êtres-là , ce serait l'affaire d'une heure » au plus pour répandre l'alarme dans toute la ville ; » que bientôt l'on serait à nos trousses , et sur mer » et le long de la côte ; qu'en supposant , de notre » part la plus grande diligence possible , et le temps » le plus favorable , avant le point du jour nous » pourrions être joints par les bâtimens légers » qu'infailiblement on dépêcherait après nous ; » qu'en un mot , consentir à ce que vous ne demandez que par condescendance pour votre Zoraïde , ce serait consentir à la perdre , et nous avec » elle. »

J'avoue que je ne trouvai pas le mot à objecter à ces raisons. Aussi, pour toute réplique, je priai le renégat de s'expliquer hautement, et en arabe, afin qu'il pût être entendu de tous nos Maures; et de leur déclarer que notre intention n'était pas de les emmener en esclavage; mais que, pour notre propre sûreté, la liberté ne leur serait rendue qu'à Majorque, où nous promettions de leur procurer les moyens de repasser à Alger le plus tôt possible.

Persuadée par cette déclaration, qu'en effet le renégat fit publiquement, Zoraïde cessa dès lors de réclamer. Mais toujours déchirée par les soupirs gémissants de son père, et par le spectacle de tant de Maures garrottés pour elle, elle quitta brusquement mes genoux et mes bras, pour s'asseoir à mes pieds, où la figure couverte de ses deux mains, elle se la posa sur ma poitrine, en me conjurant de lui envelopper la tête, de manière qu'elle ne pût plus ni rien voir, ni rien entendre. Aux mots *Léla Marien*, que dans cette nouvelle attitude je l'entendis prononcer plusieurs fois de suite, à demi voix, et avec la plus touchante ferveur, je jugeai qu'elle était parfaitement résignée, et j'en avertis le renégat. Ce fut alors enfin qu'en s'élançant au gouvernail, il donna l'ordre de se mettre en place. A l'instant, tous ensemble, pleins de confiance et de courage, tous en palpitant d'espérance et de joie, et les mains élevées vers le

ciel, nous nous recommandâmes à sa divine protection. Chacun ensuite courut à son poste, et nos douze vigoureux camarades, rangés en bon ordre, la rame à l'eau, les bras tendus, l'oreille aux aguets, attendirent en silence le signal tant désiré.

A Majorque, mes amis ! s'écria le renégat triomphant; et aussitôt, avec la rapidité de l'oiseau qui échappe au chasseur meurtrier, nous nous éloignâmes, libres enfin, de cette terre d'esclavage et de misère, de ce rivage si justement abhorré.



CHAPITRE XXXIX.

Fin de l'histoire du captif.

Nous ne pûmes suivre que pendant fort peu de temps la route de Majorque. A mesure que nous avançons en mer, la vague grossissait et s'animaît : un vent de nord, et directement contraire, fraîchissait si violemment que bientôt, convaincu de l'inutilité de nos efforts, et du risque évident de nous abîmer en nous opiniâtrant à traverser en ce moment, le renégat prit le parti de se rapprocher de la côte, et de la longer, à force de rames, du côté d'Oran, quoique nous eussions à craindre, si le vent ne devenait pas plus favorable, d'être le lendemain reconnus de Sargel, que nous ne pouvions guère espérer de dépasser avant le jour. Il était très-possible aussi qu'en suivant cette route, nous fussions rencontrés par quelqu'un des bâtimens marchands qui vont et viennent journellement d'Alger à Tétuan ; mais, loin de le redouter, il n'y avait personne de nous qui ne le désirât, et qui n'eût, de bon cœur, affronté l'événement d'un combat, pour parvenir à échanger



notre frêle barque , contre un navire plus propre à nous passer sûrement à Majorque.

Nous étions déjà bien à trente milles d'Alger quand le jour parut , et nous fit apercevoir que , n'étant éloignés de terre que d'environ deux portées d'arquebuse , nous courions grand risque d'être reconnus de la côte. Heureusement elle était déserte ; du moins ne découvrîmes-nous ni habitation , ni êtres vivants. Cependant , le temps se trouvant un peu moins rude que pendant la nuit , nous jugeâmes prudent de nous porter promptement en mer , et , à force de rames , nous y entrâmes l'espace d'environ deux lieues. Notre patron alors proposa de ne plus ramer qu'à l'alternative , afin que chacun , à son tour , pût prendre un peu de relâche et de nourriture ; mais nos ardens compatriotes s'y refusèrent tous. en protestant que personne ne quitterait la rame , tant qu'elle pourrait nous gagner un pouce de chemin. Peu de temps après , le vent , toujours contraire , devint si violent qu'il nous fallut encore renoncer au dessein d'aller plus avant vers Majorque , et nous en tenir à longer la côte vers Oran. Comme nous avions assez de hauteur pour pouvoir faire cette route à voile , sans le secours de nos rames , nous les laissâmes enfin , et nous marchâmes ainsi , faisant au moins huit milles par heure , abondamment pourvus de vivres , grâce à la prévoyance du

renégat, et par conséquent sans autre inquiétude, pour le moment, que celle d'être rencontrés dans ces parages par quelque corsaire.

Le renégat, aussitôt que nous fûmes sous voile, offrit avec douceur de quoi manger à tous nos Maures, et particulièrement au père de Zoraïde, en leur renouvelant la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal, et l'assurance qu'à la première occasion dont nous pourrions profiter sans compromettre le succès de notre évasion, ils seraient remis tous en pleine liberté. — « Je puis donc parler ? reprit le vieillard gémissant. Hé bien, chrétiens ! sans doute j'attends de votre humanité quelques égards, un peu de compassion ; mais je ne m'abuse pas au point de croire que votre intention soit de me rendre la liberté si généreusement que vous le dites. Ce n'est pas pour ne tirer de votre proie qu'un simple remerciement, que vous vous êtes exposés, avec tant d'audace, à tous les dangers qu'il vous a fallu braver pour m'emmener ici. Vous ne l'avez fait que parce que vous saviez qui j'étais, et quelle énorme rançon j'étais en état de vous donner ; puisque vous me tenez, et puisque, dites-vous, ce n'est pas à ma vie que vous en voulez, il est clair que c'est à mes richesses. Ainsi, chrétiens, voyons, traitons ; abrégeons, s'il se peut, mon supplice : qu'exigez-vous que je vous paye pour ma fille et pour

» moi ?..... Vous ne me répondez pas !..... Hé bien,
 » cruels ! si ma fortune ne suffit pas pour nous ra-
 » cheter tous les deux , je vous l'offre tout entière
 » pour cette malheureuse enfant qui m'est mille fois
 » plus chère que le peu de jours que j'ai désormais
 » à espérer. Que je sois votre esclave , que vous
 » m'enleviez tout ce que je possède ; j'y consens ,
 » pourvu que ma fille soit libre et puisse retourner
 » à Alger. »

Zoraïde , à cette voix chérie qu'elle entendait pour la première fois depuis notre départ , avait changé d'attitude pour pouvoir la bien écouter , et elle n'en avait pas perdu un seul mot. Attendrie par une si touchante effusion d'amour paternel , elle se leva brusquement ; et , sans que je pusse la retenir , elle courut , les bras ouverts , se précipiter dans ceux de son père , en lui prodiguant les plus tendres expressions de la reconnaissance. Bientôt leurs larmes se confondirent , et coulèrent si abondamment que nous-mêmes nous étions tous sur le point d'en verser aussi. « Ce n'est pas pour nous
 » le moment de pleurer , me cria le renégat en langue
 » espagnole. Songeons plutôt à secourir Zoraïde ;
 » nous allons nécessairement avoir une explication
 » difficile et cruelle pour elle ; ne cessez point de la
 » tenir ; parlez-lui de *Léla Marien* : cela vaudra
 » mieux que nos larmes , pour l'aider à soutenir
 » le terrible combat que vont se livrer sa con-

» science et sa sensibilité. » J'accourus , en effet ,
et je m'emparai d'une des mains de Zoraïde. « Ma
» fille , lui dit alors le vieillard en la considérant
» des pieds à la tête et de la tête aux pieds , que
» signifient donc cette parure , cette profusion de
» perles et de diamants , de bijoux de toute espèce ,
» dont je te vois chargée ? Hier au soir , une heure
» au plus avant celle de notre malheur , tu n'étais ,
» ce me semble , vêtue qu'en simple négligé très-
» ordinaire. Comment l'instant le plus funeste de
» notre vie a-t-il été celui que tu as choisi pour te
» parer de tout ce que ma tendresse a pu te pro-
» diguer de plus précieux pendant ma constante
» prospérité ?..... Réponds-moi , ma Zoraïde ; ex-
» plique-moi ce mystère ; il m'étonne encore plus
» que l'étonnante et horrible situation dans laquelle
» je nous vois plongés.... Zoraïde ?.... tu ne me ré-
» ponds pas ! Tu détournes tes regards ! tu évites
» ceux de ton père !..... Mais quoi , » continua-t-il
en apercevant le coffret de Zoraïde , près de la
place que je venais de quitter ; « jusqu'à ton écrin
» avec toi ! ton écrin , que tu n'as pas même cou-
» tume de porter à la campagne !.....

» — Mon cher Monsieur , » interrompit le renégat ,
(qui , à la contenance de Zoraïde , jugeait que cet
interrogatoire la martyrisait , et qu'elle ne pou-
vait prendre sur elle d'y satisfaire) , « je vous en-
» gage à ne pas vous mettre plus long-temps l'es-

» prit à la torture ; d'un seul mot , moi , je vais
 » répondre à toutes les questions que vous faites à
 » votre fille , et vous apprendre tout ce que vous
 » cherchez à savoir. Votre fille est chrétienne. D'a-
 » près cela , vous devez voir clair sur tout le reste ,
 » et deviner facilement que c'est elle qui a brisé
 » nos fers ; que , sans son secours , nous ne serions
 » point ici. Oui , Monsieur, elle est chrétienne :
 » innocente et pure , elle a su mériter de Dieu qu'il
 » lui dévoilât l'imposture de votre religion ; elle
 » a eu le saint courage d'en abjurer l'erreur , pour
 » embrasser la seule foi qui pût la conduire au
 » bonheur éternel. — Ce que dit ce chrétien serait-il
 » vrai , ma fille ? » reprit le Maure à demi suffoqué
 de surprise ; « Zoraïde !..... réponds-moi donc.....
 » Romps donc ce silence opiniâtre..... Il me dés-
 » espère ; il m'assassine. — Ce qu'il vous a dit est
 » vrai , mon père , répondit Zoraïde. — Cruelle !
 » s'écria le vieillard du ton de la fureur , tu es chré-
 » tienne ! et c'est toi , toi qui livres ton père à ses
 » mortels ennemis , à ses bourreaux ! — Arrêtez ,
 » mon père , interrompit Zoraïde , écoutez-moi
 » tranquillement , si vous voulez que je m'explique.
 » Je suis chrétienne ; oui , je le suis , et je sens que
 » j'en suis heureuse ; mais votre infortune actuelle
 » n'est point mon ouvrage. Non , non , mon père ,
 » je ne l'ai ni projetée , ni consentie ; je n'ai voulu
 » que le bonheur auquel je me sentais appelée par

» le ciel , et j'ai toujours désiré qu'il ne vous causât
» pas le plus léger déplaisir. — Ton bonheur , mal-
» heureuse enfant ! reprit le père en rugissant ,
» ton bonheur !..... hé !..... quel est-il donc , ce
» bonheur ? — Demandez-le à qui vous en instruira
» mieux que je ne puis le faire dans l'état où nous
» sommes l'un et l'autre , répondit Zoraïde en mon-
» trant le ciel ; demandez-le à *Léla Marien*. »

A peine ces derniers mots frappèrent l'oreille du vieillard , que , transporté de rage , et ne se possédant plus , il s'élança la tête la première hors de la barque , et se précipita dans la mer avec tant d'impétuosité , que personne n'eut le temps de l'en empêcher. A ce coup affreux et imprévu , Zoraïde , que je tenais par la main , fit un mouvement dont le souvenir me fait encore frémir ; mais se sentant fortement retenue , elle se retourna vers moi :
« Rends-le-moi , s'écria-t-elle en se jetant à mes
» pieds ; rends-moi mon père , si tu veux que je
» vive. » — Oui , ma Zoraïde , oui , je vais te le rendre , lui répondis-je , en la rejetant entre les bras du renégat , et en m'élançant à la mer , où , à l'instant même , je fus suivi par trois de nos braves camarades. Heureusement , la vaste robe du vieillard , en se déployant sur les flots , l'y soutint autant de temps qu'il nous en fallut pour le joindre , et l'arracher à leur furie. Nous le rapportâmes à bord ; mais il était sans mouvement , et je le croyais

mort. Cependant, à force de soins et de lui faire rendre l'eau qu'il avait avalée, nous parvîmes à le rappeler à la vie, après deux heures de la plus cruelle inquiétude sur l'existence de Zoraïde, qui semblait alors attachée uniquement à celle de son malheureux père.

Pendant cette longue et déchirante scène, le vent, qui avait tourné droit sur la terre, devint si extraordinairement violent, que, sans doute, c'en était fait de nous, sans les efforts opiniâtres de nos rameurs, qui, à force de bras, de sueurs et d'adresse, parvinrent à nous faire entrer dans une baie voisine du petit promontoire si fameux sur cette côte, sous le nom de *la Cava Rumia*; mots qui, en français, signifient *la méchante femme chrétienne*. Il est ainsi nommé, parce que, suivant la tradition des Maures, c'est là qu'est enterrée la célèbre chrétienne qui leur a causé la perte de l'Espagne. Leurs navigateurs, par cette raison, ont une sorte d'horreur superstitieuse contre cette baie : ils ne s'y réfugient jamais que forcés par la dernière détresse ; et ils regardent comme le plus funeste de tous les présages, la nécessité d'y relâcher. Quant à nous, au contraire, nous en tirâmes le plus heureux augure, et nous y entrâmes en remerciant la Providence. A peine y fûmes-nous à l'abri, que la tempête devint si furieuse, que, par-tout ailleurs, notre chétif bâtiment en aurait infailliblement été

submergé ou brisé sur la côte. Nous postâmes des sentinelles à terre ; et , sans quitter la rame , nous résolûmes d'attendre qu'il plût au ciel d'exaucer nos ferventes prières, et de nous accorder un temps plus propre à mettre à heureuse fin notre périlleuse entreprise.

La côte me paraissant inhabitée et absolument déserte, je fis observer au renégat qu'il n'y avait aucun inconvénient pour nous à y déposer tous nos Maures , dont la présence et les gémissements ne pouvaient d'ailleurs que désoler ma Zoraïde , et ébranler continuellement sa constance. Il en convint avec moi , et , à ma grande satisfaction , il fut arrêté que nous n'attendrions pour cela que l'instant de pouvoir quitter notre asile. Sur le soir, en effet, la mer étant plus calme , et le vent totalement changé , nous transportâmes à terre tous nos captifs , l'un après l'autre , sans en délier aucun ; mais en les prévenant que le dernier débarqué serait libre de tous ses membres , et que nous leur laisserions de quoi se conduire jusqu'à Alger.

C'était Agimorato que nous avions réservé pour le dernier. Il était alors en pleine connaissance , et aussi bien portant qu'il était possible de l'être , après les crises qu'il venait d'essuyer. Je lui annonçai moi-même , lorsque son tour arriva , que , comme les autres , il allait être libre à la sollicitation de sa fille. « Tu te trompes , chretien , répon-

» dit-il, si tu penses que ce soit par bonté d'âme,
 » par pitié pour moi, que cette indigne fille t'a
 » demandé ma liberté. La malheureuse ! c'est parce
 » que ma présence la couvre de confusion ; c'est
 » parce qu'elle n'ose, sous mes yeux, se livrer à
 » ses honteux penchants ; et si elle change de reli-
 » gion, n' imagine pas pour cela qu'elle juge la tienne
 » meilleure que la nôtre : c'est uniquement parce
 » qu'elle sait que dans ton pays le libertinage est
 » moins gêné que dans le nôtre. Et toi, infâme »
 (continua-t-il en s'adressant à Zoraïde, et en fai-
 » sant un geste de colère, que je m'empressai de
 » réprimer en me postant entre elle et lui), « va,
 » suis-les, ces chrétiens..... Va, je te donne ma
 » malédiction !..... Oui, infâme ! oui, je te mau-
 » dis..... je maudis l'instant où tu vis le jour.....
 » je me maudis moi-même, de t'avoir tant aimée,
 » de t'avoir comblée de tant de douceurs et de
 » bienfaits..... Puisse Mahomet t'aneantir ! puisse-
 » t-il, à ma prière, obtenir du Dieu qui venge les
 » pères outragés, du Dieu qui punit les parricides,
 » sa foudre et ses tempêtes pour te pulvériser, t'a-
 » bîmer, toi, scélérate, et tes exécrables suborneurs
 » avec toi ! »

Le furibond vieillard aurait probablement pro-
 digué plus long-temps encore les injures et les ma-
 lédiction, si je n'eusse conjuré mes compagnons
 de nous en délivrer, d'en délivrer bien vite Zoraïde,

dont le cœur devait être au supplice. Il ne cessa de hurler et de maudire, que lorsqu'il se sentit enlever et transporter hors de la barque. « Ma fille, ma chère fille ! » s'écria-t-il alors du ton le plus tendre et le plus douloureux, « que veux-tu donc » que je devienne sans toi ? reviens à ton père, » mon enfant ; laisse là ces chrétiens, laisse-leur » mes richesses, je les leur abandonne ; mais reviens de ton égarement ; reviens à moi, je te pardonne tout..... Cruelle ! si tu me quittes, je vais mourir..... et tu m'auras assassiné ! »

Zoraïde n'avait pas perdu une syllabe des déchirants adieux de son père ; mais, étouffée par la douleur, suffoquée par les sanglots, elle n'avait pu articuler un seul mot. Elle ne retrouva la force de répondre qu'à l'instant où elle vit son père à terre, tous nos gens rentrés, et la barque prête à partir. « Mon père ! s'écria-t-elle en lui tendant les bras, » mon père qu'en ce moment cruel je chéris plus » que jamais ! Puisse *Alla*, puisse *Léla Marien*, qui » veulent que je sois chrétienne, te consoler de » ma perte, adoucir tes chagrins ! Il le sait bien, » *Alla*, qu'il n'a pas dépendu de moi de résister à » la voix de *Léla Marien*. Il sait que je ne suis point » coupable envers toi ; que ces chrétiens ne le sont » point ; que je préférerais mille morts aux vues » criminelles que tu m'imputes dans ta colère ; » puisse le ciel t'éclairer aussi, ô mon père ! » Pen-

dant que Zoraïde s'exprimait ainsi, la barque, à force de voiles et de rames, quittait le rivage; et sûrement Agimorato ne put entendre les dernières paroles de sa fille, que d'ailleurs j'arrachai de la vue de la terre, où le malheureux vieillard nous donnait un spectacle hideux. Il se roulait dans le sable; il se frappait; il se déchirait les vêtements, et s'arrachait la barbe et les cheveux, en poussant des hurlements horribles. Nous ne l'entendîmes pas long-temps, grâce à la vitesse de nos rameurs, et au bruit de la vague qu'ils faisaient écumer: bientôt aussi nous tournâmes une pointe de terre qui nous le cacha. Toute mon attention se réunissait alors sur la triste Zoraïde. Je m'efforçai de la consoler, de l'encourager, en lui faisant entrevoir dans l'éternité le dédommagement d'un si cruel sacrifice; en lui annonçant que si le vent heureux qui nous poussait en ce moment continuait à seconder nos efforts, j'espérais la voir avec l'aurore sur les côtes d'Espagne. Effectivement, nous avions alors le temps le plus favorable, et tel que je ne croyais pas trop promettre à Zoraïde. Mais rarement, jamais peut-être, les espérances conçues dans l'ivresse d'un premier moment de succès ne se réalisent: rarement la fortune n'entremêle pas de traverses et de revers ses faveurs les plus signalées.

Soit qu'il entrât dans les impénétrables vues de

la Providence de nous faire acheter plus cher encore le bonheur qu'elle nous réservait , soit qu'elle voulût nous convaincre , et particulièrement Zoräide , que les malédictions d'un bon père , de quelque croyance qu'il soit , ne restent jamais sans effet , ce vent prospère , dont nous bénissions le ciel , au lieu de nous porter au but tant désiré , nous précipitait dans le danger le plus réel que nous eussions encore couru. Il était environ trois heures de nuit ; nous étions dans une sécurité parfaite : nos rames , en faisceau sous nos yeux , attestaient que , sans qu'il fût besoin du moindre effort de notre part , notre route était la plus heureuse possible. Nous n'avions cessé de marcher à pleines voiles depuis notre départ de la baie , et nous nous estimions à près de moitié chemin de la traversée droit sur Majorque , quand , au clair de la lune qui argentait le peu que la nuit nous laissait d'horizon visible , nous aperçûmes un fort navire , cinglant à toutes voiles , et qui allait nous croiser. Il était alors si près de nous ; sa marche et la nôtre étaient si rapides , que pour éviter de le choquer , force nous fut de baisser promptement la voile ; et que , de son côté , pour nous faciliter le passage , il fut obligé de se détourner un peu de l'arrière. En faisant cette manœuvre , les gens du navire nous demandèrent qui nous étions , où nous allions , et d'où nous venions en si frêle équipage. Mais à ces questions ,

faites en français, personne de nous ne répondit, parce que le renégat, jugeant que nous avions affaire à un de ces pirates qui pillent indifféremment amis et ennemis, nous avait recommandé le silence. Il s'était flatté qu'à la faveur de la nuit, de notre petitesse et de la vitesse de notre marche, nous pourrions éviter un pourparler dont il redoutait les suites. Effectivement, nous avions déjà dépassé de beaucoup; et, à notre grande satisfaction, nous comptions en être quittes, quand une volée d'artillerie à boulets ramés, nous emporta toute notre voilure à la mer. Ce premier coup avait à peine frappé, que nous en reçûmes un second, qui fut en même temps heureux et terrible, puisque, sans blesser personne, il nous fracassa le côté, de telle manière que nous aurions coulé à fond à l'instant même, si, en nous réunissant tous sur le côté non brisé, nous n'eussions gagné quelques minutes, que nous employâmes à demander à grands cris miséricorde et la vie. Bientôt nous vîmes arriver la chaloupe du navire : elle portait une douzaine d'hommes, qui nous abordèrent l'arquebuse en joue, et la mèche à la main; mais nous voyant rendus, sans armes, et à l'instant de couler bas, ils s'empressèrent de nous recevoir à leur bord, en nous disant néanmoins fort rudement que nous ne devions nous en prendre qu'à notre incivilité du malheur qui nous arri-

vait , puisqu'en leur répondant , nous l'aurions sans doute évité. Convenir docilement de notre tort , et caler doux avec ces Messieurs , était en ce moment chose nécessaire et très-raisonnable. Nous n'osâmes pas même trouver à redire au pillage de notre malheureuse barque , qu'ils butinèrent complètement , et presque en un clin d'œil. Mais déjà le rancunier Murcien leur avait soufflé le précieux coffret de Zoraïde , en le jetant à la mer.

Nous passâmes tous à bord du navire français. On y débuta par nous renouveler les questions auxquelles nous avions si mal à propos refusé de répondre. Il me restait l'espérance que le caractère de notre entreprise nous vaudrait quelque commiseration de la part de gens de la même religion que nous : et , dans cette vue , je leur racontai moi-même notre histoire au vrai et en peu de mots ; mais quelles furent ma surprise , ma douleur , mon indignation , quand , après m'avoir écouté avec un certain intérêt , je les vis nous déclarer de bonne prise , et nous traiter en ennemis que l'on vient de vaincre au péril de sa propre vie ! Ils nous prirent tout ce qui leur parut en valoir un peu la peine. Tout ce que Zoraïde portait de précieux sur le corps devint leur proie : ils la laissèrent presque nue ; et Dieu sait comme , la voyant en pareilles mains , je frémis que les scélérats ne s'en tinssent pas à la déshabiller si brutalement. J'en fus heu-

reusement quitte pour la plus insoutenable frayeur que j'aie jamais eue; et sans doute c'est le ciel seul que j'en dois remercier; car il est bien prouvé que ce n'est pas à leur horreur pour le crime que je suis redevable de la retenue de ces brigands envers ma Zoraïde, puisque, après nous avoir dépouillés, plusieurs d'entre eux osèrent de sang-froid proposer l'inférieure idée de nous jeter à la mer, enveloppés dans la même voile; attendu, disaient-ils, que devant relâcher dans divers ports d'Espagne pour trafiquer, il n'y avait pas moyen d'y aborder avec nous, sans s'y exposer aux suites de nos dépositions contre eux. Grâce à l'énorme valeur des perles et des diamants qui s'étaient trouvés sur Zoraïde, le capitaine rejeta cette barbare proposition, en répondant que la prise qu'il venait de faire valant beaucoup au delà de ce qu'il espérait gagner dans son voyage, il ne pensait plus qu'à repasser bien vite le détroit de Gibraltar pour retourner à la Rochelle; moyennant quoi, ses intentions à notre égard étaient de nous mettre, chemin faisant, à la vue des côtes d'Espagne; et, quand nous en serions là, de nous donner sa chaloupe, avec tout ce qui serait nécessaire pour nous conduire nous-mêmes; que, de cette manière, tout se terminerait en douceur pour nous, sans inconvénient ni risques pour lui.

Le lendemain, vers midi, nous les décou-

vrîmes enfin , ces côtes si long-temps l'objet de nos tristes soupirs. En cet instant , il me sembla n'avoir jamais été malheureux : j'oubliai toutes mes peines ; anciennes ou récentes , il n'y en eut aucune dont la vue de l'Espagne n'effaçât le souvenir.

Le capitaine français , toujours plus content de sa prise , se piqua d'effectuer loyalement ses promesses. Il nous donna sa meilleure chaloupe , deux barils d'eau , et une copieuse provision de biscuit ; il poussa même la libéralité , jusqu'à rendre à Zoraïde le vêtement décent que vous lui voyez en ce moment , et quarante écus d'or , qui depuis nous ont été d'un grand secours. Cela fait , nous quittâmes ces pirates , presque même en les remerciant , tant le service qu'ils nous rendaient , en nous procurant les moyens d'aborder notre patrie , nous disposait à l'oubli du passé , à la joie et à la reconnaissance. Ils reprirent le large en cinglant vers le détroit ; et nous , guidés par la vue de terre , nous nous mîmes tous à ramer avec tant d'ardeur , qu'à la chute du jour , nous nous trouvâmes à moins d'une heure de chemin de la côte.

Nous ignorions absolument tous en quel canton nous allions descendre ; la soirée , d'ailleurs , était nébuleuse , et le ciel couvert nous annonçait une nuit sans clair de lune : d'après ces circonstances , plusieurs d'entre nous jugeant qu'il y au-

rait du danger à aborder sans y voir, proposaient d'attendre le jour dans la chaloupe ; d'autres pensaient que n'importe où, pourvu que nous trouvassions moyen d'aborder sans nous briser, fût-ce au milieu des bois ou des rochers les plus déserts, nous aurions moins à craindre que dans la chaloupe, où il n'était pas impossible que nous fussions enlevés par quelques-uns de ces corsaires de Tétuan ou d'Alger, qui, assez fréquemment, en vingt-sept ou trente heures, partent de chez eux et y rentrent, après avoir fait leur coup de main sur les côtes d'Espagne. Le parti que nous prîmes fut de débarquer, mais d'approcher très-doucement, en tâtonnant les écueils. Enfin, vers minuit, le ciel s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes la terre à quelques pas de nous ; et sur nos têtes, une énorme montagne qui paraissait sortir à pic du sein de la mer. Nous fûmes assez heureux pour donner sur un petit banc de sable où la chaloupe s'engrava sans choc, sans secousse et sans accident.

Si nous sautâmes à terre avec transport ; si nous l'embrassâmes, si nous l'arrosâmes des larmes de la joie la plus vive, cette terre tant désirée ; si nous rendîmes à Dieu de sincères et ferventes actions de grâces ; je vous le laisse à penser, Messieurs : il n'y a point d'expressions pour le sentiment qui nous animait en ce fortuné moment.

Nous étions là trop près du redoutable élément

sur lequel, à tout instant, pouvaient reparaître nos barbares ennemis, pour songer à passer tranquillement le reste de la nuit sur le rivage. Pressés tous de nous en éloigner, nous ne prîmes seulement pas le temps de chercher, de droite ou de gauche, une gorge pour nous faciliter l'entrée dans les terres. Nous tirâmes en grande hâte de la chaloupe le peu de vivres que nous n'avions point consommés, et nous nous mîmes à gravir la montagne, à travers les ronces et les débris de rochers. L'aurore se fit long-temps attendre au gré de notre impatience. Enfin, le jour parut, et nous montra dans quel impraticable désert nous étions engagés ; mais ce désert était en Espagne ; mais ce sol escarpé, que nous escaladions si péniblement, était un sol chrétien ; et c'en était assez pour qu'à nos yeux il valût les délicieux vergers du Paradis terrestre.

Nous arrivâmes au sommet de la montagne, avec l'espérance que, de là, nous découvririons quelque habitation, ne fût-ce que quelques cabanes de bergers ; mais, tant que nos regards purent s'étendre de tous côtés, nous n'aperçûmes pas la moindre trace d'homme, pas l'apparence d'un chemin, ni même du plus petit sentier pratiqué. Nous nous déterminâmes alors à marcher toujours en avant ; persuadés que nous ne pouvions aller long-temps sans rencontrer quelqu'un avec qui prendre langue. La seule chose qui m'inquiétait et m'affli-

geait, était de voir ma Zoraïde faire à pied une marche aussi rude. J'avais bien essayé de lui en adoucir le travail, en la portant sur mes épaules pendant quelques instants ; mais elle m'avait représenté que la certitude de me lasser la fatiguerait beaucoup plus douloureusement que les chemins les plus pénibles ; et, pour m'en convaincre, elle s'était mise à la tête de la troupe, où, sa main dans la mienne, elle donna constamment l'exemple de la vigueur et de la gaieté.

Enfin, à notre grande satisfaction, le son d'une petite sonnette de bergerie nous avertit qu'il y avait quelque troupeau dans le voisinage. Nous nous arrêtâmes tous pour le chercher des yeux ; et nous aperçûmes, pas loin de nous, au pied d'un vieux chêne, un jeune pâtre assis bien tranquillement, et fort occupé à façonner son bâton avec un couteau. Ce jeune homme, au cri que nous jetâmes pour l'appeler, se leva lestement, et nous aperçut à son tour. Apparemment que les premiers d'entre nous qui frappèrent ses regards, furent Zoraïde et le renégat, qui étaient vêtus à l'africaine ; et que nous voyant en nombre, sans chercher à considérer les autres, il s'imagina que tous les Maures de la Barbarie étaient sur ses talons : au lieu de nous répondre ou de venir à nous, comme nous y comptions, il fit le demi-tour à droite le plus brusque que j'aie jamais vu faire, et il s'enfuit à toutes

jambes. Nous le perdîmes de vue à l'instant même à travers les broussailles ; mais bientôt nous l'entendîmes crier à perdre haleine , *aux Maures ! aux Maures ! aux Maures ! aux armes ! les Maures ! les Maures !....* Ces clameurs accrues par les échos nous déconcertèrent d'abord. Mais , réfléchissant que les cris du pâtre allaient nécessairement répandre l'alarme dans le canton , et faire mettre en campagne toute la cavalerie garde-côte , nous jugeâmes que , sans prendre la peine de chercher davantage , nous ne tarderions pas à trouver à qui parler. Nous prîmes en conséquence le parti de continuer à marcher , afin de hâter d'autant la rencontre que nous désirions bien plus que nous ne la redoutions. Cependant comme la même méprise qui avait trompé le pâtre pouvait aussi tromper la cavalerie garde-côte , et nous valoir de sa part un accueil funeste , avant qu'il nous fût possible de parvenir à la convaincre que nous n'étions rien moins que des Maures , nous fîmes au plus vite mettre robe à bas au renégat , et nous l'affublâmes d'une casaque d'esclave. Cette sage précaution prise , et après nous être de nouveau recommandés à Dieu , nous nous remîmes en marche , en tirant du côté où le pâtre avait fui.

Au bout d'environ deux heures , nous arrivâmes , au sortir du bois , sur une hauteur d'où nous découvrîmes une vaste plaine , et , dans le lointain ,

une cinquantaine de cavaliers qui la traversaient à bride abattue, en venant vers nous. Comme nous étions alors en rase campagne, il nous parut inutile d'aller plus loin; et tous, en humble posture, les bras tendus vers le ciel, nous attendîmes la troupe sans bouger. Bientôt elle nous joignit, fort surprise de rencontrer là tant d'esclaves chrétiens : « Hé, »
» pauvres gens ! nous cria le commandant en » nous abordant, que diable faites-vous donc ici ? » Ne serait-ce pas vous autres, par hasard, qu'on » aurait pris pour des Maures ? — Oui, Messieurs, » répondis-je ; et vous voyez qu'il n'y avait pas » de quoi vous faire tant courir. » J'allais entamer notre histoire, et la raconter en peu de mots, quand un de nos camarades m'interrompit, en trépignant d'allégresse et en s'écriant : « Ah ! mes amis, re- »
» mercions la Providence de nous avoir conduits » ici ; je m'y reconnais ; nous ne sommes qu'à une » lieue et demie de Vélez Malaga.... Et vous, Sei- »
» gneur » (continua-t-il, en s'élançant, les bras ou- »
» verts, à la cuisse du cavalier qui nous avait ques- » tionnés), « si mon cœur ne me trompe point ; si, »
» après sept années d'absence et d'esclavage, je puis » encore en croire mes yeux, vous êtes le Seigneur »
» Pierre de Bustamantè ; vous êtes mon oncle ; mon » oncle que j'aimais tant. — C'est toi, mon neveu ! »
» s'écria le cavalier en se précipitant à terre ; toi, » mon bon ami, continua-t-il en serrant dans ses

» bras le jeune esclave ; toi , qui nous as causé tant
» de larmes , à ta mère , à toute la famille , à moi !
» à moi , mon ami , qui , depuis si long-temps , te
» croyais mort !... Tu viens donc d'Alger ! tu y étais
» donc esclave ? Pauvre enfant ! ton habit , celui
» de tes malheureux compagnons , ne me le disent
» que trop. Mais c'est donc un miracle , que votre
» délivrance à tous ?... — Et des plus surprenants,
» répondit notre camarade ; mais vous le sau-
» rez , mon oncle ; vous saurez tout en temps et
» lieu.... En attendant , continua-t-il en montrant
» Zoraïde , je vous apprends que voilà l'ange libé-
» rateur à qui nous devons tout. »

En ce moment , en effet , il eût été bien impos-
sible de nous expliquer plus au long. Tous les ca-
valiers avaient mis pied à terre ; et , mêlés parmi
nous , ils nous embrassaient et nous félicitaient :
c'était à qui nous offrirait son cheval pour nous
conduire à Vélez-Malaga ; à qui courrait en avant
y annoncer notre arrivée ; à qui se détacherait pour
aller à notre chaloupe , et la conduire en triomphe
à la ville.

Enfin , nous montâmes tous sur les chevaux
des cavaliers qui s'étaient chargés de la chaloupe ;
le bon oncle prit Zoraïde en croupe , et nous nous
mîmes en route. A quelque distance de la ville ,
nous trouvâmes une foule de curieux qui venaient
au-devant de nous. Petits et grands , chacun vou-

lait nous voir, nous toucher, nous parler, nous entendre : non que , pour les habitants de ce canton, des Maures prisonniers, ou des chrétiens échappés de l'esclavage chez les Maures, fussent un spectacle absolument extraordinaire; mais c'en était un bien nouveau, bien intéressant, que celui de cette jeune Maure que, de tous côtés, nous proclamions notre sainte libératrice. Ajoutez que jamais Zoraïde n'avait été si belle qu'en ce moment, où son teint, toujours si frais, était encore animé par l'action d'une marche laborieuse; qu'en ce moment, où ses yeux, toujours si touchants, portaient l'empreinte des vives et douces émotions que lui causaient la certitude d'être parmi les chrétiens, les milliers de regards fixés sur elle, et les acclamations dont elle était environnée.

Ce cortège nous conduisit d'abord à l'église, où nous allâmes remercier Dieu de notre heureuse délivrance. De là, nous nous partageâmes entre les différentes personnes de la ville les plus empressées de nous donner l'hospitalité : le renégat et moi, nous cédâmes aux instances de la famille Bustamantè, qui voulut nous avoir avec Zoraïde. Nous fûmes traités dans cette maison, l'une des plus distinguées de la ville, avec la plus obligeante affection. Après y avoir passé six jours avec nous, le Murcien nous quitta pour aller à Grenade solliciter l'absolution et le pardon de la sainte inquisi-

tion ; et nos autres compagnons partirent , chacun de son côté , pour retourner dans sa famille. Resté seul avec Zoraïde , et pour tout avoir , restant de ses immenses richesses , avec les quarante écus d'or que le capitaine français lui avait rendus , j'achetai cette monture sur laquelle vous l'avez vue arriver ; et nous prîmes aussi congé de nos hôtes.

Ma tendre vénération pour Zoraïde augmente à mesure que je vois se développer sa profonde piété , ses vertus , les charmes de son caractère et sa confiance en moi. C'est vous dire que je me borne sévèrement à remplir auprès d'elle les devoirs d'un bon père et d'un serviteur zélé , jusqu'à ce qu'il me soit permis de la servir aux titres si doux d'amant et d'époux. Nous allons dans mon pays : je vais y voir si mon père vit encore , ou , du moins , si je retrouverai mes frères , et si la fortune leur a été plus favorable qu'à moi : non que je me plaigne de mon sort , actuellement que j'ai Zoraïde ; je sens trop bien que la délicieuse certitude d'en être aimé et de la posséder bientôt me console et me dédommage de toutes mes peines. Mais elle a tant sacrifié , tant abandonné ! comment pourrais-je supporter l'indigence qu'il faudrait qu'elle partageât avec moi ! Ah ! si je ne retrouve ni parents , ni connaissances , que du moins la Providence m'ait conservé un morceau de terre ! je le cultiverai de mes mains , je l'arroserai de mes sueurs ; l'amour , la re-

connaissance , le devoir , sauront le fertiliser assez pour suffire aux modestes besoins de ma vertueuse compagne.

Voilà mon histoire , Mesdames et Messieurs. Je crois ne devoir m'en prendre qu'à moi , qu'aux défauts de ma narration , si je ne vous ai point amusés et intéressés ; mais vous m'aviez promis de m'écouter avec indulgence , et j'y ai compté.
